



LES CORRESPONDANTS METEOROLOGISTES DE LA SOCIETE ROYALE DE MEDECINE EN AUNIS ET SAINTONGE (1776-1793)

Olivier Caudron

► To cite this version:

Olivier Caudron. LES CORRESPONDANTS METEOROLOGISTES DE LA SOCIETE ROYALE DE MEDECINE EN AUNIS ET SAINTONGE (1776-1793). Surville Frédéric, Garnier Emmanuel, Moreau Christian et Vialle Jacques. Les colères de la nature : dérèglements climatiques et catastrophes naturelles, Le Croît-Vif, 2012, 978-2-36199-035-0. hal-01633022

HAL Id: hal-01633022

<https://hal.science/hal-01633022>

Submitted on 13 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES CORRESPONDANTS METEOROLOGISTES DE LA SOCIETE ROYALE DE MEDECINE EN AUNIS ET SAINTONGE (1776-1793)

par Olivier CAUDRON
archiviste-paléographe
conservateur général des bibliothèques
directeur de la Bibliothèque universitaire de La Rochelle

Dans le *Traité de météorologie* qu'il publie en 1774¹, le Père Louis Cotte, prêtre de l'Oratoire et membre correspondant de l'Académie des sciences, produit des observations réalisées dans une soixante de lieux, de Mexico à Pékin en passant par Pétersbourg, Bagdad et Chandernagor, mais une dizaine seulement dans le royaume de France ; il a dépouillé pour ce faire la collection des *Mémoires de l'Académie*, les registres de cette société, la correspondance reçue par des académiciens, ainsi que les papiers du dépôt de la Marine. En revanche, lorsqu'il fait paraître en 1788 les deux volumes des *Mémoires sur la météorologie*², qui constituent la suite et le supplément du *Traité*, le corpus dont dispose Cotte porte sur plus de 200 lieux, dont 120 sont français, colonies incluses. C'est qu'entre-temps la fondation, en 1776, de la Commission des épidémies, devenue Société royale de médecine (SRM) deux ans plus tard, a permis d'initier la constitution, à travers le royaume et outre-mer, d'un réseau d'observateurs ou correspondants météorologistes -au nombre d'environ 150 vers 1785. Comme l'écrit l'Oratorien, « aucune compagnie littéraire n'a rendu autant de services à la météorologie que la Société royale de médecine de Paris ». Les conditions atmosphériques et autres faits climatiques sont en effet considérés comme des éléments importants de la compréhension des maladies, notamment des épidémies, et sont donc évoqués dans toute « topographie médicale ».

Employant « tous les moments de loisir (qu'il peut) dérober à des occupations plus sérieuses et plus importantes », autrement dit au service divin, le Père Cotte est chargé par la Société de médecine, dont il est lui-même membre « associé régnicole », de compiler et d'analyser les observations météorologiques qui arrivent de plus en plus nombreuses. Afin d'organiser ce vaste travail, il rédige et diffuse en 1781 un mémoire méthodologique et élabore les tableaux imprimés mensuels que rempliront les correspondants, « historiographes de la nature ». Les données attendues sont d'abord physiques, relevées trois fois par jour : température, pression, état du ciel, nombre de jours de pluie et quantité d'eau (et si possible évaporation), déclinaison de l'aiguille aimantée, vents dominants, météores (éclair, tonnerre, aurore boréale etc.)... Elles sont ensuite botaniques et agronomiques, et relèvent alors de la phénologie : calendrier des cultures, floraison, fructification ; et peuvent concerner plus largement la nature, les oiseaux, insectes et autres rongeurs. Elles sont enfin nosologiques et décrivent donc « les maladies régnantes parmi les hommes et les animaux ». Des éléments démographiques constituent un utile complément de ce recueil de données, qui est cependant loin d'être rempli intégralement par tous les observateurs. En attendant la publication de ses *Mémoires*, auxquels il travaille dès le début des années 1780, Cotte insère une synthèse et un essai d'analyse de la collecte annuelle dans sept volumes successifs de l'*Histoire de la Société*

1 Consulté le 29 juillet 2011 sur la bibliothèque numérique Gallica : <http://gallica.bnf.fr>.

2 Consulté le 29 juillet 2011 sur la bibliothèque numérique Google pour le vol. I (<http://books.google.fr>) et sur Gallica pour le vol. 2.

royale de médecine, parus de 1779 à 1790 pour les années 1776-1786³. Il espère que ce gros labeur contribuera à une « histoire météorologique du globe entier ».

Il souhaite aussi que la science et la rationalité permettent de combattre les préjugés, les idées fausses et les superstitions, même s'il reconnaît qu'il y a déjà eu une évolution. Ainsi, lorsqu'il démonte la croyance en de prétendues « pluies merveilleuses » : pluie de sang, de cendres, de crapauds... A la rubrique « Pluies de chenilles », il rapporte qu'on a vu, au printemps 1780, « un phénomène de ce genre, dont autrefois on aurait été fort effrayé : dans les provinces de Poitou et de l'Aunis, on vit, d'un jour à l'autre, les murailles et les toits des maisons couverts d'une quantité de petites chenilles qui ne faisaient que d'éclore ». En fait, les nids de chenilles se trouvaient en grand nombre sur les fagots de bois apportés dans les villes⁴...

La principale difficulté à laquelle se heurte notre savant, dans sa grande entreprise, concerne la fiabilité des mesures, en raison principalement de la diversité et de l'hétérogénéité des instruments. Il demande donc que l'observateur lui indique le type de thermomètre utilisé (le plus connu est celui de Réaumur à l'esprit-de-vin, mais d'autres modèles utilisent le mercure), le mode de fabrication et l'unité de mesure du baromètre etc. Comme l'Académie des sciences, la Société royale de médecine, qui ne fournit pas les appareils à la différence de la Société météorologique de Mannheim, recommande de se fournir en instruments auprès de Mossy, un « artiste intelligent » de Paris, même si cela est coûteux : il ne faut pas, insiste Cotte, lésiner sur la dépense. Ce dernier écarte régulièrement des tableaux de mesures, en raison de la non-fiabilité ; il est vrai qu'il y a peu d'observateurs dont les appareils soient « exempts de reproches ». Il demande aussi à connaître l'exposition des instruments, ainsi que l'horaire des observations.

Les premières contributions saintongeaises parviennent dès 1776, suite à l'enquête lancée l'année précédente par le contrôleur général des finances alors que la Commission des épidémies était encore en gestation. C'est d'abord le médecin Mestadier, de Saint-Jean d'Angély, qui en est l'auteur, sous la forme d'observations médico-météorologiques couvrant les années 1772-1775⁵. Puis vient le médecin de l'hôpital militaire de l'île d'Oléron, Césaire Laurent Fusée-Aublet, qui adresse régulièrement ses relevés météorologiques et ses observations nosologiques pour la période d'octobre 1775 à juin 1776 et de janvier 1777 à novembre 1779⁶. Il témoigne ainsi de la tempête « horrible » survenue dans la nuit du 28 au 29 novembre 1779 : en rade de l'île d'Aix, 25 vaisseaux « chargés en guerre et en marchandises », parmi lesquels sept allaient transporter en Amérique le régiment d'Enghien déjà embarqué depuis plusieurs jours, « chassèrent tous sur leurs ancres sans en excepter deux frégates et *Le Saint-Michel*, vaisseau de 60 canons » ; le bilan est de neuf navires démâtés et quatre perdus. Si aucun officier ou soldat n'a péri, « deux équipages entiers de matelots marchands ont perdu la vie ». Autre calamité survenue l'année précédente, le manque d'eau : il faut aller chercher le précieux liquide à Rochefort « pour la consommation journalière de l'hôpital militaire et d'une partie des habitants ». Fait plus agréable, des aurores boréales sont

3 Consulté le 29 juillet 2011 sur la bibliothèque numérique Medic@ : <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica.htm>.

4 *Mémoires sur la météorologie*, Paris, 1788, I, p. 275.

5 *Histoire de la Société royale de médecine... Avec les mémoires de médecine et de physique médicale... tirés des registres de cette société* (HSRM), I (1776), Paris, 1779, p. 161-162.

6 Bibliothèque de l'Académie de médecine (BAM), SRM 157, dossier 8. L'Académie de médecine conserve les archives de la SRM. Il arrive à l'HSRM de situer l'île d'Oléron en Béarn, par confusion avec un autre « Oléron », qui n'est autre qu'Oloron-Sainte-Marie.

régulièrement signalées⁷.

Fusée-Aublet, qui exerce à l'hôpital militaire d'Oléron de 1769 -après le départ d'Amy Félix Bridault pour La Rochelle- jusqu'en 1783, paraît ne plus correspondre après 1779 avec la SRM que sur des questions purement médicales. Le Père Cotte était du reste parfois réservé quant à la fiabilité de ses relevés météorologiques : « les instruments dont M. Fusée-Aublet s'est servi jusqu'au mois de mai 1778 n'étaient pas excellents. Le nouveau thermomètre ne monte pas tant que l'ancien et le nouveau baromètre s'élève plus que celui dont il se servait auparavant. Les observations d'octobre à décembre 1777 et de janvier à février 1778 n'ont pas été faites par lui et il ne répond pas de leur exactitude »⁸. Cotte, dans les *Mémoires*, finira cependant par rendre justice à la grande exactitude du travail d'observation du médecin oléronnaise, du moins pour la période 1777-1779. Entre-temps, Fusée-Aublet, que même la SRM confond avec son frère, un botaniste réputé, aura développé une certaine aigreur. Aux raisons financières, s'ajoute le fait, écrit-il en 1782 à propos de son analyse d'une source, que « dans cette île éloignée de tous les secours, où l'air qu'on respire affaiblit singulièrement les facultés physiques et par conséquent les morales, je fais les observations telles qu'elles se présentent ; je voudrais mieux faire mais à l'impossible nul n'est tenu »⁹. L'année suivante, il devient médecin de l'hôpital militaire de Brest¹⁰.

La Tremblade figure également dans cette géographie météorologique, grâce aux relevés effectués pendant quelques mois de 1776 par le médecin Mestre¹¹, et en 1778 par le curé Landrau et transmis par le même Mestre. Relevés cependant peu exploitables, précise Cotte : « ces observations se réduisent à fort peu de chose. Je n'ai pas pu faire usage des observations du thermomètre : elles n'ont été faites qu'une fois par jour et l'instrument n'était point exposé à l'air extérieur ». Il n'a donc pu tirer du mémoire du Père Landrau que l'élévation moyenne du baromètre (28 pouces, 3,3 lignes), la quantité de pluie (18 pouces) et les vents dominants (N. et S.)¹².

La Saintonge réapparaîtra ultérieurement dans la collecte des données météorologiques, quand Fusée-Aublet, ayant quitté Brest dont l'air est défavorable à sa santé, est nommé, en 1784 ou 1785, médecin à l'hôpital militaire de Saint-Jean d'Angély. Il y reprend la correspondance avec la SRM, à qui il envoie ses « observations météorologiques et cliniques » de janvier 1786 à octobre 1789¹³. Il relève en particulier la quantité de maladies et de décès parmi les soldats des régiments de Royal, de Saintonge et d'Agenois employés aux travaux de dessèchement de la province.

Mais c'est l'arrivée de l'Aunis dans le réseau météorologique de la SRM qui constitue la nouveauté des années 1780. L'arrivée de Marans pour être précis, ou plus exactement de D'Aligre, nom que porte alors la localité, érigée en 1777 par Louis XVI en marquisat en faveur d'Etienne François d'Aligre. Car si La Rochelle figure, pour la période d'octobre 1780 à

7 La « Table des aurores boréales observées en différentes villes depuis 1771 jusqu'en 1780 », compilée par Cotte dans les *Mémoires* (I, p. 356 et suiv.), mentionne des aurores à Oléron et La Tremblade en 1777-1779, à La Rochelle en 1780.

8 BAM, SRM 194, dossier 29.

9 BAM, SRM 157, dossier 8.

10 Fusée-Aublet, né en 1743 à Salon-de-Provence, est docteur en médecine de l'université d'Avignon en date du 29 mai 1767 (Cf. François Olier, *Médecins, chirurgiens, apothicaires militaires au XVIII^e siècle : dictionnaire biographique*, Brest, 2003). De Brest, il envoie des observations météorologiques en 1783-1784.

11 *HSRM*, I (1776), Paris, 1779, p. 136.

12 *Mémoires...*, op. cit., II, p. 393.

13 BAM, SRM 157, dossier 8.

mars 1785, puis en 1786, au sein des tableaux du Père Cotte dans l'*Histoire de la Société royale de médecine*, et plus tard, pour les années 1781-1784, dans ses *Mémoires de météorologie*¹⁴, elle le doit aux frères Fleuriau, et notamment à Fleuriau de Bellevue, qui ne correspond pas avec la SRM mais directement avec l'Oratorien -« extrait de ma correspondance », précise celui-ci¹⁵. Au reste, Louis Cotte se réjouit de l'apport de la famille Fleuriau : « ces observations sont faites avec beaucoup de soin et d'intelligence par M^{rs} Fleuriau fils, qui ont commencé le 1er octobre 1780. Leurs instruments sont bons et ils ne peuvent être en meilleures mains »¹⁶. Fleuriau utilise également, à partir d'avril 1781, un nouvel instrument, l'hygromètre à plume de M. Brissart. Dans la préface des *Mémoires*, le Père Cotte cite M^{rs} Fleuriau fils à La Rochelle parmi les personnes dans la « complaisance » desquelles il a « trouvé des secours »¹⁷.

C'est au chirurgien Pierre Pinet que l'on doit l'irruption, en 1783, de Marans dans le concert météorologique et donc la présence de la localité aunisienne dans les tableaux du Père Cotte, aux côtés du Caire, de Madras ou encore de la baie d'Antongil à Madagascar. Né vers 1751, élève en 1774 à l'hôpital de la Charité à Paris, Pinet fils est maître ès arts et maître en chirurgie, fils de Thomas, également chirurgien. Il correspond sur des matières médicales avec la SRM dès l'année 1782. En juillet 1783, il commence, sur les formulaires imprimés reçus de Paris, une longue série d'observations botanico-noso-météorologiques qui ne s'arrêtera qu'en 1793, avec la disparition de la Société, victime de la Révolution¹⁸. Son propre « Journal d'observations météorologiques » est aujourd'hui conservé aux Archives départementales de la Charente-Maritime¹⁹. Pinet est un passionné de la jeune « science météorologique » ; à propos de l'orage du 13 juillet 1788 qui a ravagé le royaume après être passé sans dommages au-dessus de l'Aunis, il écrit à l'abbé Tellier, membre de l'Académie des sciences et de la SRM : « j'étais bien éloigné de croire que cet orage aurait été si remarquable et si funeste. Si je l'eusse prévu, j'aurais passé la nuit à observer la marche des instruments météorologiques et les divers météores ». Outre les relevés des instruments et les indications requises par le modèle de la SRM, le travail de Pinet vaut par ce qu'il nous apprend sur les cultures tout autour de Marans : le calendrier déterminé par les conditions climatiques de chaque année (époques des semailles et des moissons notamment), les modalités de travail, la qualité des récoltes... C'est ainsi que, si les orges sont coupées en 1788 à partir du 10 juin et les froments à partir du 30 juin, en 1789, « année singulièrement tardive », ces opérations interviennent trois semaines plus tard.

Les observations nosologiques rédigées par notre chirurgien sont celles d'un praticien de terrain : fièvres diverses, petite vérole, coqueluche notamment reviennent souvent, le scorbut est endémique. Malheureusement, dans la population, « on ne veut point se décider en faveur de l'inoculation ». A la lecture de ce qu'il écrit sur l'épidémie qui ravage Marans au printemps 1782, les rapporteurs de la SRM indiquent que la première mesure à prendre est d'avertir l'intendant sur la gravité du mal et de l'engager à y envoyer des médecins. Pinet ne manque pas d'un certain humour lorsqu'il écrit : « la vie est courte dans notre pays ; un

14 Les données utilisées dans les *Mémoires* ne sont pas postérieures à 1784 : la publication de l'ouvrage, qui devait paraître en 1785, a duré plusieurs années.

15 On trouve également dans l'*HSRM* des observations rochelaises pour le mois de février 1780.

16 *Mémoires...*, op. cit., II, p. 391-392.

17 *Mémoires...*, op. cit., I, p. XIII.

18 BAM, SRM 183, dossier 15 ; SRM 156A, dossier 1 ; SRM 121, dossier 8. Il manque dans les archives de la SRM ainsi que dans l'*HSRM* le 1^{er} semestre de 1785.

19 Arch. dép. de la Charente-Maritime, 27 J 1 à 6. Les relevés des deux premiers mois de 1793 n'ont pas été envoyés à la SRM, dissoute quelques mois plus tard... Avant de parvenir aux Archives départementales, le Journal a transité par le Muséum d'histoire naturelle puis la Station météorologique de La Rochelle.

homme de 78 à 80 ans est un phaenix et rarement les naturels du pays y parviennent ». Ou encore, en avril 1792 : « depuis quelques années, il me semble habiter un autre hémisphère par le peu de maladies qu'il y a ». Ce qui est une bonne nouvelle, car lui-même, après avoir été atteint en août 1786 par la « fièvre double tierce bilieuse », a été frappé début 1787 par « une maladie cruelle qui (l')a mis à deux doigts de la mort » et dont les séquelles (problèmes au ventre) l'amènent à consulter la SRM pour lui-même à l'été 1790. Le Journal comprend d'autres notations d'ordre personnel, comme celle de son mariage le 11 février 1784, par un jour nuageux²⁰, ou encore des informations sur le mouvement des troupes en 1792.

Le problème de la qualité des instruments se pose à Pinet comme à tous les météorologistes. Dans une lettre adressée à la SRM le 18 février 1787, il crie victoire : « J'ai enfin réussi à avoir les baromètre et thermomètre de M. Mossi ; ainsi les observations que j'aurai l'honneur d'adresser par la suite à la Société royale seront établies sur ces deux instruments que j'ai bien eu de la peine à me procurer. J'ai fait faire un udomètre, ce qui me mettra dans le cas de mesurer l'eau qui tombera du ciel. Il me manque un hygromètre, mais on ne peut les obtenir sans être cassé, ce qui m'y fait renoncer quoiqu'à regret ». Il se fait par la même occasion préciser par le Père Cotte qu'« il faut observer par 1/12° de ligne le baromètre et par 1/10° le thermomètre ». Jusqu'en juin 1788, il utilise un thermomètre à mercure, qu'il remplace en juillet par un autre, toujours fabriqué par Mossy, mais à esprit de vin. En décembre suivant, il remarque : « j'ai souvent trouvé deux degrés de différence entre les deux thermomètres. Je crois celui à esprit de vin peu juste, aussi je l'abandonne pour le premier janvier. Je ne m'en servais que parce que ceux que j'avais à mercure étaient cassés ».

Pinet rend compte de plusieurs événements climatiques exceptionnels, comme l'« ouragan terrible » du 17 janvier 1784 : « la mer quoique dans le mort d'eau monta plus que dans les plus fortes marées et fit beaucoup de mal aux bouchauds de Charon ». Son évocation de la tempête de février 1788 est reproduite par ailleurs. Le terrible hiver suivant, avec une température de – 15° le 31 décembre 1788, voit les cours d'eau gelés ; comme il est impossible de marcher sur la couche de givre, épaisse de deux pouces, qui recouvre la terre, « les denrées se sont rendues avec les hommes sur des traînes sur la rivière et les canaux », et ce pendant plusieurs semaines, tandis que dans les celliers, le vin gèle dans les barriques et dans les bouteilles. La topographie du marais fait souci dès que l'eau tombe en abondance : à l'automne 1787, « les digues de nos marais, quoiqu'en passe d'être rompues, ont résisté au mauvais temps à cause de dépenses et de soins ». Pinet nous apprend encore que le 7 décembre 1784, la foudre (le tonnerre, dit-il) s'est abattue sur le logis seigneurial, la maison de M. d'Aligre, et « y a fait beaucoup de mal sans blesser personne » ; et que le 30 mai 1788, c'est le moulin de l'Encloture qui a connu pareille mésaventure, deux meuniers en sortant vivement « commotionnés » et l'un d'eux, Garnier, ayant eu le poil brûlé sur le tibia gauche.

Si l'académicien rochelais Pierre Henri Seignette est pour sa part correspondant de la Société météorologique palatine et envoie donc ses observations à Mannheim, il a des relations régulières avec Pinet. Celui-ci lui écrit en décembre 1788 pour discuter de l'heure de l'orage passé sur la région le 12 juillet précédent avant d'aller ravager le lendemain une partie de la France. En décembre 1785, le Journal du chirurgien marandais indique : « Envoyé l'année 1785 à M. Seignette ». Dans les deux premiers mois d'observations envoyés à la SRM par Pinet, en juillet-août 1783, les colonnes de relevés thermométriques et barométriques manquantes sont suppléées par des tableaux « rédigés par M. Seignette » à partir des

20 L'acte de mariage mentionne que le marié est « correspondant de la Société royale de médecine de Paris » (registre paroissial de Marans, consulté le 29 juillet 2011 sur le site internet des Archives départementales de la Charente-Maritime).

instruments fournis par la Société de Mannheim. Le seul autre document, apparemment, provenant de Seignette et conservé dans les archives de la SRM est un simple feuillet donnant des relevés et des faits relatifs à la tempête de janvier 1784 ; selon une annotation, il paraît avoir été transmis par le duc de La Rochefoucauld²¹. Il est en tout cas remarquable de constater que les dates d'entrée des « météorologistes institutionnels » aunisiens dans des réseaux se suivent de peu : Fleuriau en 1780 avec le Père Cotte, Seignette en 1782 avec la Société palatine et Pinet l'année suivante avec la SRM.

Le moment -juillet 1783- où Pinet rejoint la « correspondance météorologique de la Société royale de médecine » n'est cependant pas anodin : les effets de l'éruption du Laki, volcan islandais, se font alors fortement sentir, et ce n'est qu'un début. Le Père Cotte souligne du reste que le nombre d'observateurs météorologistes, resté stable jusqu'en 1782, s'est accru en 1783 puis en 1784. Il voit deux motifs qui « ont dû engager un grand nombre de médecins et de physiciens à participer » : les « températures extraordinaires » de ces deux années et la distribution de tableaux imprimés destinés à mettre de l'uniformité dans le travail d'observation²².

D'autres interlocuteurs de la Société royale de médecine, sans se vouer aux relevés météorologiques, envoient à l'occasion des informations intéressantes sur le sujet. Ainsi, le Saintais Bourignon, correspondant de plusieurs académies et rédacteur du *Journal de Saintonge*, informe-t-il la Société, le 10 janvier 1786, de ce qu'une récolte de 56 gerbes de baillarge (« espèce d'orge », précise-t-il) a eu lieu le 15 décembre précédent. Cette « double récolte » est le fait, écrit-il, d'« une végétation spontanée sans le secours de la culture » : une grêle abondante est tombée quelques jours avant la moisson sur un champ sis à quatre lieues de Saintes et a égrainé une grande quantité d'épis, les grains ont germé et sont arrivés à maturité malgré la saison ; il est vrai, indique-t-il, que le terrain avait été « bien fumé ». Et, pour convaincre les éventuels sceptiques, Bourignon de joindre à sa lettre un bel épi qui est demeuré parfaitement conservé jusqu'à nos jours dans les archives de la SRM... Sa conclusion est dès lors optimiste : « ces observations dont on pourrait tirer un grand parti dans des temps de disette font voir qu'on peut vaincre la nature par l'assiduité et la constance au travail ». La réponse de la Société est plus plate : elle « a entendu avec plaisir la lecture du fait curieux contenu dans sa lettre »²³.

Ainsi, en cette fin du XVIII^e siècle, l'Aunis et la Saintonge ont-elles contribué, par le zèle notamment de médecins, d'un chirurgien, d'un homme de sciences et d'un amateur éclairé, à la grande oeuvre de collecte de données qui devait permettre un jour, après au moins un ou deux siècles de relevés, espérait le dévoué Père Cotte, de prévoir le temps ou du moins la température, même si, s'empressait-il d'ajouter, la prévision resterait sans doute du domaine de la vraisemblance et de la probabilité, et non de la certitude. Malgré la disparition de la SRM emportée par la Révolution, le flambeau ne s'éteignit pas. Défroqué, Cotte, dont Condorcet écrivait en 1782 qu'il était « comme un centre de réunion pour les observations météorologiques », poursuivit ses travaux scientifiques. Et de nouveaux observateurs continuèrent d'apparaître : à La Rochelle, le médecin Amy Félix Bridault, qui correspondait avec la SRM et faisait mention du climat dans ses « topographies médicales », mais sans se livrer jusque-là aux observations météorologiques, consacra du temps, dans les dernières années de sa vie, à la rédaction de la « Constitution médicale de La Rochelle », qui part des observations météorologiques (thermomètre, baromètre, état du ciel, régime des vents) et

21 BAM, SRM 137A, dossier 18.

22 HSRM, V (1780-1781), Paris, 1785, p. 259.

23 BAM, SRM 133, dossier 6.

poursuit dans le tableau médical²⁴. Bridault eut le temps de mener ce travail pour la période de septembre 1802 à décembre 1805, et seule la mort l'empêcha de poursuivre...

24 Série de quatre articles parus de 1804 à 1807 dans les *Annales de la Société de médecine pratique de Montpellier*. Bridault meurt en 1807. Sur ce personnage, cf. Olivier Caudron, « De la médecine chinoise au cataplasme de carotte : le parcours du médecin rochelais Amy Félix Bridault (1738-1807) », dans *Ecrits d'ouest*, n° 17, 2009, p. 25-57.